

*Dans la lumière  
de l'Épiphanie*



Maria Cristina Ogier

*Dans la lumière de l'Épiphanie*

Maria Cristina Ogier



Traduit de l'italien  
par Marthe Bovet

---

Plus la lumière de l'Épiphane

Maria Cristina Ochoa

Quatrième édition française: 1987

*A Enrico et Gina Ogier  
afin que le parfum et  
la lumière répandus par  
Maria Cristina  
pour le bien de beaucoup,  
soient une douce consolation  
pour leur coeur.*



*Florence, le 11 janvier 1974*

Que se passe-t-il aujourd'hui à la Place S. Lorenzo?

C'est une belle journée pleine de soleil et beaucoup de gens, de toutes conditions et de tous rangs, franchissent le seuil de la grande Basilique. Au centre, sous la coupole, il y a un cercueil.

Sur la bière, un coussin de fleurs blanches avec l'inscription: «De papa et maman».

La grande église se remplit rapidement, comme pour un rendez-vous tacite. Il est trois heures de l'après-midi. Dix prêtres s'approchent de l'autel et la sainte messe commence...

«Ecoute, Seigneur, les prières de ton Eglise pour notre soeur Maria Cristina; la vraie foi l'a associée au peuple des croyants; que Ta miséricorde l'unisse à l'assemblée des saints dans Ta demeure de lumière et de paix».

Trois prêtres distribuent la communion à la foule immense, présente et recueillie. Avant de bénir la dépouille, le célébrant principal prend la parole d'un ton ému: «Il y a un grand silence en ce moment, mais c'est un silence rempli d'une Présence, la Présence du Christ en nous. C'est une liturgie particulière et je n'ai pas vu, comme d'habitude, Maria Cristina s'approcher de la Table Sainte, à côté de sa maman.

Cependant, dans la présence du Christ, elle est présente et nous laisse, à moi et à vous, le souvenir que je conserve de mon dernier entretien, lors de la dernière journée vécue avec elle, l'avant-veille de sa mort.

C'est une interrogation: «Que voudra de moi le Seigneur?»

Elle avait répondu elle-même à l'interrogation.

Pour moi, c'était facile de lui dire: «Que veux-tu qu'il te demande? Tu lui as tout donné et tu as fait beaucoup.

Un bateau porte ton nom et sillonne le fleuve Amazone et ton nom est gravé sur les bancs neufs de l'église.

Oui, vraiment, ce sont les fruits de ta charité sans limites».

Son don était incessant et complet.

Dans la lumière de l'Epiphanie, nous évoquerons son témoignage à la suite des Rois Mages pour porter à Jésus, comme eux, l'or de sa candeur, l'encens de sa prière, la myrrhe de son long martyre.

Disons-lui «merci» pour ce don qu'elle a fait au Seigneur et à nous; à ses parents qui l'ont préparée et suivie, et accueillons son interrogation



comme un testament qu'elle adresse à notre coeur: «Que voudra de moi le Seigneur?». Elle nous invite à y répondre tandis qu'elle y a déjà répondu.

Pour ceux qui l'ont connue, pour ceux qui l'ont approchée, nous essayons d'esquisser son profil; quant à ceux qui ne l'ont pas connue, nous les invitons à réfléchir.

A tous elle pose une interrogation.

«Si le grain de blé ne meurt pas... il ne donne pas son fruit».

A plusieurs reprises, en ces jours de la mort de Maria Cristina, ce verset de l'Evangile s'est présenté à notre esprit. Il semble qu'un printemps vient d'éclorre en de nombreux coeurs.

«Que voudra le Seigneur?»...

\* \* \*

J'ai en main son petit journal, petit de volume et avec peu de pages écrites.

Il contient quelques photos: celle de ses parents, une autre avec eux et «son» Don Setti, une de «son» missionnaire, le Père Pio Conti, et deux d'elle-même dans la robe blanche de dame de l'UNITALSI\* auprès d'un malade à Lourdes.

Elles sont un peu la synthèse de sa vie: 18 ans accomplis, offerts, immolés.

Maria Cristina est née à Florence le 9 mars 1955.

Elle était une belle enfant, vive et intelligente, entourée de l'amour de ses parents: Enrico, médecin gynécologue et Gina Matteoni, qui s'étaient mariés à Rome le 30 avril 1951.

Elle avait été très attendue et très désirée.

Elle est restée l'unique fille, malgré le désir des parents d'avoir d'autres enfants.

La petite Cristina vécut les années de son enfance avec son grand-père paternel, l'avocat Alfonso, sa femme qui mourut en 1956 à l'Epiphanie, et la soeur de l'avocat, la «zia Bianca».

La maison vivait du sourire de cette enfant, ouverte et bonne.

Au cours de l'été 1959, à la suite d'une petite fièvre commune à tous les enfants, le pied droit de Maria commença à trembler lorsqu'elle mar-

\* L'UNITALSI = Union Nationale Italienne Transport Malades Lourdes et Sanctuaires Italiens.



chait. Des jours d'angoisse s'écoulèrent et la petite fut examinée par plusieurs médecins.

Le spectre d'un grand drame se profilait à l'horizon.

Le diagnostic fut inexorable et terrible: une tumeur au cerveau.

Le 3 juin 1960, à Stockholm où elle avait été emmenée, le professeur Olivecrona tenta une intervention de dépression du liquide.

Qu'advierait-il?

Tout était possible.

Dans la maison Ogier le soleil avait disparu.

Malgré le jeune âge de Maria Cristina, on la prépara à la Communion. Le curé, qui deviendra pour toute sa vie «son» prêtre, Don Setti, comença cette préparation par des entretiens adaptés à la mentalité et à l'intelligence de Maria Cristina. Avec beaucoup d'élan, elle assimilait paroles et réflexions qui l'amènèrent à sa première rencontre avec Jésus dans la chapelle des Soeurs anglaises de Sainte Reparata, le 30 avril 1961.

Elle décida que pour cette circonstance elle ne voulait rien pour elle et que chaque don serait offert à qui en avait le plus besoin.

Une lettre de Mère Soligo, fondatrice des Soeurs Apôtres de la Consolata, rappelle ce geste:

*Chère petite Cristina,*

*Comme tu le sais, jeudi dernier 4 mai, le Révérend Don Setti a organisé dans sa paroisse une journée en faveur de nos petites protégées. Nous savons que tu as fait une offrande spéciale pour nos enfants, donnant tout ce que tu avais reçu pour le jour de ta première Communion.*

*C'est un geste très beau que tu as accompli parce que Jésus lui-même a dit un jour, en montrant du doigt des enfants pauvres: «Tout ce que vous ferez à l'un de ces petits, c'est à moi que vous le ferez».*

*Ton cadeau a été fait à Jésus lui-même et Il te bénira pour cette pensée aimable et généreuse.*

*C'est un signe de particulière prédilection qu'Il te donne en venant si tôt dans ton coeur et Il restera près de toi et te bénira d'une façon toute spéciale en t'accordant toutes les grâces qui te sont nécessaires.*

*Reste toujours près de Jésus, reçois le Sauveur dans ton coeur, prie-le beaucoup pour ta maman, pour ton papa afin qu'Il les assiste à chaque instant de leur vie, dans la joie et dans la peine; demande-Lui de t'accorder d'abondantes grâces et bénédictions afin que tu grandisses en bonne santé, gentille, pleine de bonne volonté pour la joie de tes pa-*



*rents. A cet effet, adresse-toi souvent à Lui et garde une grande foi. Ton geste généreux, ta pensée délicate pour qui n'a plus de maman, seront agréables au Coeur de Jésus qui exaucera certainement tes demandes.*

*Tes petites protégées te remercient et prient le bon Jésus afin qu'Il te bénisse, ainsi que tes chers parents.*

*Notre Mère forme des vœux pour toi et envoie, aux tiens et à toi, ses plus vifs remerciements. Avec ses meilleurs messages*

*la Directrice*

*Maria Quintilla Soligo».*

Après la première Communion, faite en privé dans la chapelle des Sisters, Don Setti fit participer Maria Cristina à la cérémonie de première Communion de la paroisse.

Durant le mois de mai, la petite fréquentait le cours de préparation avec les autres enfants et, comme on le fait en certaines circonstances, les petits furent invités à écrire leurs résolutions ou une petite lettre à leurs parents.

Sur une page de cahier on trouva quatre lignes écrites au crayon par la petite: «Chers parents, avant tout je vous promets d'être plus gentille et obéissante et brave. Maria».

Au verso, il y a un commentaire de Don Setti, écrit à ce moment-là qui, à distance, se révèle d'une intuition prophétique.

«J'ai laissé les paroles pensées et écrites par elle si pleines d'émouvante simplicité. Que la vie lui conserve, grâce à votre collaboration irremplaçable, ce que la Grâce a accompli en elle merveilleusement».

\* \* \*

C'est à cette époque que l'enfant eut un songe étrange qu'elle raconta à Don Setti et à sa maman.

Il lui sembla être entrée dans l'église de San Giovannino. Le Grand Crucifix s'était comme animé et lui avait parlé: «Veux-tu m'enlever les clous, la couronne d'épines et la croix?».

Aussitôt la petite avait obéi et, selon son récit, avait pris Jésus par la main et l'avait conduit à la maison. «Je lui ai même donné un pyjama parce qu'il était nu et il m'a dit: «Maintenant va, tu es guérie».

Le récit, ingénu et frais, pour une enfant peu fantaisiste, émut le prêtre qui recommanda à sa maman: «Ecrivez-le, cela pourrait être important». Sa maman n'avait pas besoin d'écrire pour s'en souvenir...





La première Communion - 30 avril 1961



En septembre, Cristina se rendit pour la première fois à Lourdes avec Don Setti, ses parents et un groupe de pèlerins de la «Pro Civitate Cristiana». Elle était paisible et semblait vraiment guérie.

Le professeur Olivecrona avait prédit dans son diagnostic une brève période d'apparent bien-être.

La famille quitta la Via Bonifazio Lupi pour habiter à la Via Fossombroni. En changeant de maison, elle restera fidèle à son église, à son prêtre et à son école.

A la faveur d'une bienveillante concession, elle anticipe son entrée aux écoles élémentaires des Sisters de Sainte Reparata.

On remarque son empressement à saluer Jésus dans la chapelle des Soeurs, chaque matin, avant d'aller en classe. Elle participe avec enthousiasme à la vie de l'école et se montre généreuse et ouverte envers ses amies, avec les caractéristiques d'un tempérament tenace et volontaire, tout en étant douce et toujours souriante.

Voici le témoignage de son institutrice, Mara Cappelli:

*«J'ai connu Maria Cristina au début de sa vie scolaire. Elle avait six ans et déjà son coeur vibrait d'amour pour Dieu et pour le prochain.*

*Elle était incapable d'envie, de jalousie, de rancœur. A l'école, elle était toujours prête à se réjouir et à souffrir avec les autres, à rendre service, comprendre et excuser alors qu'elle, plus que les autres, avait besoin d'être aidée, comprise et excusée.*

*Elle étudia avec ténacité et loyauté, sans prétendre à l'indulgence, consciente de devoir s'engager de toutes ses forces, mais surtout en fonction du bien qu'elle aurait voulu prodiguer un jour aux malades les plus abandonnés, les plus pauvres, lorsqu'elle aurait eu son doctorat en médecine.*

*Pour se rendre plus agréable à Dieu, elle s'était efforcée de se corriger de quelques petites misères humaines: quelque côté négatif de son caractère dont la vie, avec les épreuves qu'elle traversait, était en partie responsable.*

*Maria Cristina était, au fond, une créature comme les autres. Comme les enfants de son âge, elle aimait la vie, les amitiés, le sport et tout ce que la vie pouvait lui offrir de beau. Mais elle ne cessa jamais d'entretenir en elle la lumière de la Grâce et travailla avec ténacité pour le Seigneur comme savent le faire exceptionnellement les tout jeunes».*



En 1962, elle découvrit les voyages à Lourdes avec l'UNITALSI. Ils deviendront pour elle un motif profond d'enthousiasme et de don de soi.

Un jour, elle sera fière de porter la robe blanche des dames, elle sera la plus jeune de la Section florentine et je crois, sans aucun doute, la plus généreuse.

La brève période de bien-être, qui avait engendré espérances et illusions, passa trop rapidement.

Un matin, Maria Cristina appela discrètement sa maman: «J'ai rêvé de nouveau à Jésus et Il m'a demandé de prendre avec Lui la croix et les clous pour sauver le monde».

La maman, émue mais aussi effrayée, lui demanda en tremblant: «Et toi, que Lui as-tu répondu?».

Avec un très doux sourire, l'enfant répondit: «Je Lui ai dit oui. Si tu avais vu Son visage, toi aussi tu Lui aurais dit oui».

Peu après le pied recommença à trembler et elle boîta légèrement en traînant la jambe droite.

Le drame qui avait débuté en 1960 continuait.

Sa maman devenait de plus en plus l'amie, la confidente, l'appui de la jeune fille. Des moments de confiance et d'espérance alternaient chez la mère avec des moments de désolation: «Pourquoi? Pourquoi?».

Souvent son papa secouait la tête, il ne se faisait pas d'illusions, car il voyait l'avenir d'une façon claire et limpide, et il se plongeait généreusement dans les devoirs de sa profession.

Que de supplications, que d'invocations, que d'implorations!

Ou peut dire que sa maman avait forcé les portes du ciel: «Ma petite fille, Seigneur, très sainte Vierge, sauvez-la!».

Maria Cristina se laissait conduire d'un sanctuaire à l'autre. Mais jamais, que je sache, elle n'a prié pour elle: «Il y a tant de gens qui souffrent plus que moi et qui sont pauvres, à moi rien ne me manque».

Le matin de sa mort, à Rome, à la Grotte des Trois Fontaines, sa maman l'observait prier à mains jointes et lui demanda: «Maria Cristina, as-tu demandé à la Vierge de te guérir?».

«Non, maman, j'ai prié pour le salut du monde».

Elle se rendit plusieurs fois auprès du Père Pio et s'y trouva avec Don Setti le jour même de la mort du grand capucin.

Avec élan elle prit part à l'initiative des groupes de prière et à leur développement, à San Giovannino d'abord, à San Lorenzo par la suite.

Tous se souviennent d'avoir vu la jeune fille, au moment de l'Offertoire, tendre la petite corbeille des offrandes et personne n'oublie sa col-



laboration aux premières réunions au Palais des Congrès et à Santa Croce.

Dans le milieu enthousiaste de San Giovannino, elle participa au moins trois fois aux marches de la Foi et on imagine sans peine que cette participation exigeait un gros effort.

\* \* \*

Les classes du degré moyen marquent dans la vie spirituelle de Maria Cristina une authentique croissance spirituelle.

La prédication et la vie de Don Setti influencent profondément son esprit.

C'est à ce moment que s'éveille en elle le désir de la communion quotidienne.

«Jésus vivant, Jésus vrai!».

A la sortie de l'école, elle se joignait au groupe de quelques jeunes qui, à l'heure du repas, demandaient la communion à Don Setti.

Peu de jours avant sa mort, vers le soir, elle demanda à Don Setti: «Me donnez-vous la Communion, s'il vous plaît?».

De nombreuses personnes attendaient le prêtre et il lui répondit: «Je viendrai».

Maria Cristina revient à la charge: «Pouvez-vous venir tout de suite?» et il lui dit: «Attends un moment». Comme elle insiste encore, Don Setti lui répond: «Je t'en prie, ce soir, Maria Cristina, fais la Communion spirituelle».

La réponse arrive comme une flèche: «Est-ce vraiment vous qui me dites cela? Ce n'est pas ce que vous m'avez enseigné!». Il ne restait plus qu'à ouvrir les différentes portes, passer le surplus, l'étole et...

En novembre 1966, la terrible inondation qui s'abattit sur Florence, toucha aussi la famille Ogier à la Via Fossombroni et Maria Cristina tremblait avec sa mère pour son papa qui était de service à l'hôpital. C'est de cette période que date son entrée dans la Communauté des Jeunes.

Depuis quelque temps, il s'était formé autour de Don Setti un groupe de jeunes qui s'occupaient d'oeuvres charitables de tous genres: les missions, les hôpitaux, les prisons, la «Casa Speranza», les familles. Les réunions avaient lieu plusieurs fois par semaine, pour un engagement de formation spirituelle, d'approfondissement biblico-théologique et, chaque mois, la Communauté entière se réunissait pour une recollection.



Maria Cristina trouva dans cette Communauté l'épanouissement des exigences du don de soi.

Elle se joignit au groupe qui travaillait dans les hôpitaux. Avec sa mère elle allait donner à manger aux petits vieux de la villa «Les Glycines», après avoir fait ses devoirs scolaires.

Pour elle, son temps libre était l'occasion de se donner. Pour elle, point de détente ou de repos.

L'admiration et le charme d'un jeune homme, très engagé dans le groupe missionnaire, ne la laissa point indifférente et il semblait qu'elle éprouvait pour lui une vive sympathie, un véritable amour. Elle avait quatorze ans et son coeur pouvait bien avoir ses raisons!

On aurait pu penser de la sorte, si une page de son petit journal n'avait pas révélé ce battement de coeur délicat et noble et, en même temps, la motivation profonde qui l'animait. Il y a une pensée qui porte la date de juin 1969 et une annotation pleine de sens: «Oh, je t'aime, mais je le sais, c'est un amour inutile, une affection qui n'a pas de sens, mais je t'aime et l'amour ne se maîtrise pas, les passions du coeur, même inutiles, on ne peut pas les écarter». «Tu me fais souffrir et tu n'en as pas la plus petite faute, c'est seulement ma faute, je le sais, je le reconnais, mais je ne sais la refréner. Que Dieu m'aide à t'oublier».

Et d'une calligraphie plus mûre, elle continue:

«Je t'ai aimé parce que tu m'as appris à aimer Dieu, mais maintenant c'est Lui seul que j'aime».

...Il a été pour elle un guide vers le Seigneur, à travers la sympathie et l'admiration qu'il avait suscitées en elle.

Pour cette raison, elle passa du groupe hôpital au groupe missionnaire qui allait ouvrir à son coeur des horizons encore plus vastes.

\* \* \*

L'horizon s'éclaircit d'une façon exceptionnelle par une réalisation qui a pris une grande partie de sa brève existence.

Un jeune médecin, devenu capucin et prêtre, le Père Pio Conti, vint à Florence pour se perfectionner dans le domaine obstétrique comme élève de son père.

Ce religieux candide, plein de foi et d'enthousiasme, timide et généreux, trouva un encouragement dans l'exubérance et la ténacité de Maria Cristina, la petite soeur qui prit à coeur sa mission en Amazonie: une mission difficile, dans un territoire très vaste qui s'étend sur plus de



500 km, le long du fleuve Amazone. L'unique moyen de communication est le grand fleuve que les Indiens parcourent en canoë.

Malades et blessés sont transportés par ce moyen primitif sur des dizaines de kilomètres jusqu'au petit hôpital des missionnaires. «Beaucoup cependant, dit le Père Pio Conti, meurent au cours du très long voyage. Il faudrait une embarcation installée pour les premiers secours. Il faut trouver les fonds, acheter un bateau».

La chose paraît irréalisable, folle, mais la charité de Maria Cristina y trouve un champ d'activité à sa mesure.

Dans la Communauté des jeunes, elle avait toujours donné.

Pour un malade du C.T.O.\* réclamant des soins particuliers et pour lequel les jeunes avaient beaucoup fait, le fonds principal était toujours celui de Maria Cristina.

Jamais elle n'avait demandé ou désiré quelque chose pour elle et ce qu'on lui donnait disparaissait aussitôt pour les incessants besoins des divers groupements.

Dans la rue, il n'y avait aucun pauvre qui ne fût immédiatement secouru.

Il est facile d'imaginer comme le problème du bateau l'enthousiasma et la prit tout entière.

Lettres, téléphones, il fallait tout tenter.

Il est surprenant et exceptionnel qu'elle soit parvenue à écrire tant de lettres!

Elle n'écrivait pas seulement pour la grande barque; il y avait encore les malades rencontrés dans les trains de Lourdes et de Lorette, et il ne faut pas oublier combien il lui était pénible d'écrire après une journée d'étude.

Je copie une de ses nombreuses lettres.

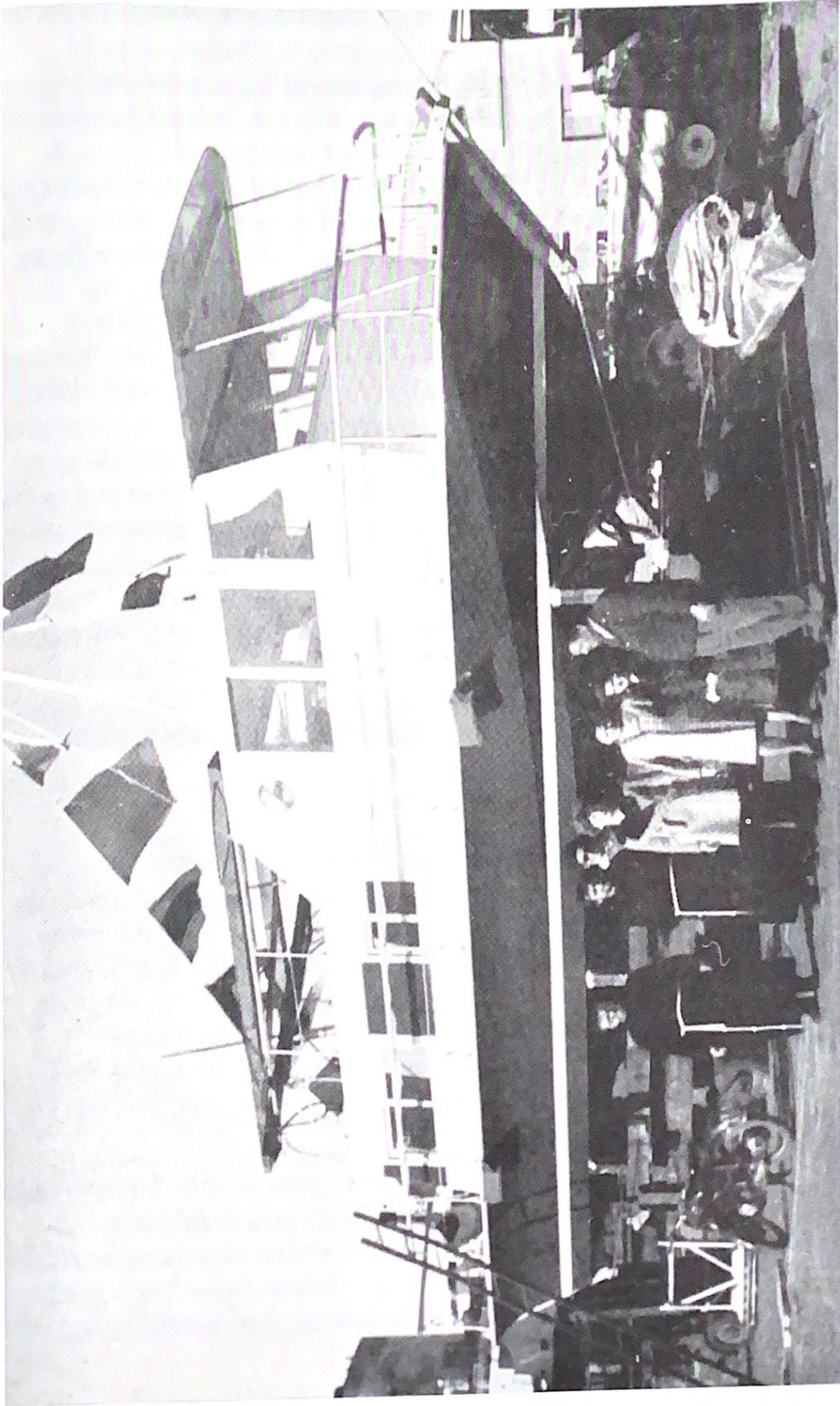
«Ce que je vais te demander n'est pas si facile à expliquer et je ne veux pas te l'expliquer en deux mots, excuse-moi si je vais être un peu longue.

Il y a environ deux ans, j'ai connu un Père missionnaire, médecin en Amazonie, terre peu accueillante et dont le climat est extraordinairement chaud et humide. Sa mission est située sur les rives du Rio Amazone.

Je l'ai connu, car il était revenu en Italie pour faire des études d'obstétrique dans la clinique où travaille papa. Il venait souvent à la maison

\* C.T.O = Centre Traumatologique Orthopédique.





Son chef-d'oeuvre



et nous racontait que, là-bas, beaucoup de femmes meurent en accouchant.

Maintenant, il a besoin d'un bateau fort et solide pour aller soigner les gens le long du fleuve, unique voie de communication à l'intérieur de la jungle pour atteindre les cabanes des Indiens.

Moi, avec d'autres dames qui ont eu l'occasion de le connaître, et avec Don Setti, notre ancien curé, auquel nous sommes restées attachées, j'essaie de récolter la somme nécessaire qui est d'environ dix millions de Lires.

Si Jésus a dit: «Demandez et l'on vous donnera; cherchez et vous trouverez; frappez et l'on vous ouvrira», moi aussi je demande, moi aussi je cherche, moi aussi je frappe, sûre d'être exaucée puisque je demande, je cherche, je frappe pour faire du bien à mon frère, même très éloigné, que je veux et dois aimer selon la parole de notre Seigneur.

Nous les membres de l'«UNITALSI» qui cherchons de toutes les manières à soulager les souffrances des malades, nous devons nous souvenir que dans les terres lointaines il existe des malades atteints de terribles maladies comme la lèpre, la malaria et tant d'autres que nous ne connaissons pas et ces malades ne sont pas soignés mais abandonnés à eux-mêmes, privés de tout réconfort. Si tu veux m'aider, je joins à ma lettre un bulletin de versement en te priant de préciser l'emploi de ton offrande. Si tu connais quelqu'un qui puisse m'aider, parle-lui du bateau. Merci pour ce que tu feras».

*«Cher Directeur,*

*Je m'appelle Cristina Ogier et je suis une petite lectrice de votre journal, car mon père est votre fidèle abonné depuis de nombreuses années. Je vous écris pour vous prier de publier mon appel en faveur de nombreux malheureux. Il s'agit d'un jeune médecin qui, pour se dévouer davantage aux misères et aux besoins des pauvres, s'est fait capucin. Il est actuellement missionnaire sur les rives du fleuve Amazone.*

*L'unique voie de communication est le grand fleuve le long duquel il peut soigner les lépreux, les malades, et consoler tous ceux qui souffrent.*

*Il lui faudrait une barque solide qui devienne pour lui le moyen ordinaire d'accomplir son oeuvre exceptionnelle de bienfaisance.*

*Les petits ruisseaux font les grandes rivières et nous avons récolté pas mal, mais il nous faut encore trois millions... une petite somme pour les nombreux amis florentins dont on connaît la générosité et la bonté.*



*Le Père missionnaire est le médecin Pio Conti que j'ai connu par mon père, lui aussi médecin à Careggi.*

*Je fais partie du groupe « Amies des lépreux » et toutes nous sommes désireuses de donner un dernier coup de main à ce généreux « frate ».*

*Si, parmi les nombreux lecteurs de la « Nation », quelqu'un voulait collaborer à la réalisation de cette oeuvre en envoyant les offrandes à l'Office de bienfaisance du journal, nous vous en serions très reconnaissantes, ainsi qu'à tous ceux qui nous aideront.*

*Je vous remercie de l'hospitalité de votre journal.*

*Cristina Ogier».*

Les réponses ne pouvaient manquer à ces appels si simples et si pressants.

On pourrait citer bien des épisodes, mais il en résulterait une liste si vaste qu'il serait impossible de les compiler pour le moment.

Avec sa ténacité Maria Cristina ne manquait pas une occasion et de mille manières elle se faisait « opportune et importune ». Toute cette activité ne laissait pas d'inquiéter l'oeil vigilant et attentif de ses parents.

L'école, déjà, exigeait un effort; à l'église, elle était toujours prête à lire au microphone la parole de Dieu ou les intentions de la prière des fidèles. Elle était toujours prête pour les réunions, etc.

Combien de fois, au premier signe d'un mal de tête, sa mère en larmes accourait au bureau de Don Setti et s'adressait à son coeur: « Vraiment, Maria Cristina exagère! ».

Son petit journal révèle cette trépidation:

« 30 janvier 1973

On m'appelle bigote, obstinée, et je le suis peut-être, je ne puis le dire, mais tu m'as laissé seulement cela et que pourrais-je faire d'autre?

Tu m'as ôté toute autre possibilité et cela laisse en moi une marque profonde, mais malgré tout cela je ne désire que t'aimer et t'aimer d'un grand amour pour te remercier de tout ce que tu as fait pour moi.

On m'appellera bigote, obstinée, mais je sais que c'est la route qui conduit à Toi et que je dois la parcourir ».

Et Maria Cristina continue jusqu'au plein accomplissement du but fixé.

La revue des Missions des Pères Capucins « Voix Séraphique d'Assise », de janvier 1973, cite sur deux pages ce que nous voulons porter à votre connaissance. L'une donne la description du bateau:

« La barque est longue de plus de dix mètres; elle est dotée d'un mo-



teur Diesel Perkins de 145 HP; la coque est en résine vitrifiée; elle peut transporter facilement douze personnes. Elle est équipée comme une ambulance de premiers secours, avec des lits pour le transport des malades. Elle sera toujours pourvue de médicaments, d'aliments diététiques, de confort, et ses installations sanitaires sont parmi les meilleures et les plus modernes».

La seconde page rapporte ce qui suit:

«Nous lui avons demandé une photographie, car nous désirions que la douce image de cette jeune fille paraîsse sur nos pages et, après avoir vaincu sa modestie et sa résistance, elle a consenti à l'envoyer à notre administrateur avec une petite lettre qui fait ressortir toute la candeur de cette jeune âme si profondément désireuse de faire le bien.

Voici ses paroles, simples, limpides et fraîches comme le jet d'une source de montagne:

«Cher monsieur Petruccioli,

Excusez-moi pour le retard mis à répondre à votre demande. Voici la photo; je vous prie cependant de ne pas me mettre trop en vue et de ne pas faire mon éloge; j'ai simplement cherché d'aider les pauvres habitants de cette région torride: l'Amazonie, et si l'on me jugeait méritante d'avoir fait un pas vers le bonheur éternel, celui-ci serait bien petit et peu significatif.

Je peux seulement dire que d'avoir fait ce que je pouvais pour procurer ce bateau, avec l'aide de madame Tonelli, cela m'a demandé beaucoup de temps et j'espère qu'il a été utile et profitable.

Je souhaite que nos braves missionnaires et le Père Conti soient satisfaits de cette réalisation si désirée.

En vous saluant affectueusement, je vous envoie mes meilleurs voeux pour une bonne année 1973 et pour tout le bien qui sera fait...

Cristina».

Je transcris un témoignage précieux; c'est madame Tonelli qui écrit, la protagoniste avec Maria Cristina de son chef-d'oeuvre:

*«Je la vois rire, franche et heureuse, au port de Livourne, en cette journée sereine, alors que la barque, munie de son nom, était prête à partir pour l'Amazonie. Le Père Pio riait avec elle, et ils étaient comme des enfants ivres de joie.*

*C'était moi qui avais présenté le Père Pio Conti, de Fiordimonte, un capucin docteur en médecine, aux parents de Cristina Ogier. Le Père*



Pio devait se perfectionner en obstétrique et il devait faire vite. Seul Enrico Ogier pouvait l'aider.

Dans la mission du haut Solimoas, l'hôpital Sainte-Elisabeth réalisé par l'amour infini de Lina Petruccioli pour les lépreux, l'attendait.

Dans la famille Ogier, le Père Pio fut accueilli, aimé, suivi comme un frère; il y trouva toute la chaleur nécessaire pour faire grandir en lui assurance et courage pour son idéal charitable si difficile à réaliser.

Cristina eut pour lui une tendresse infinie, elle l'aida avec une maturité au-dessus de son âge et de son expérience.

A la fin du printemps 1971, après le départ du médecin-missionnaire pour l'Amazonie, Cristina me téléphona: «Savez-vous — me dit-elle — ce que voudrait le Père Pio? Une grande barque pour pouvoir aller sur le fleuve Solimoas afin de visiter les Indiens dans leurs cabanes».

Elle commença la quête. La plus grande part des dons arriva à l'Archevêché, réponse d'amis nombreux; puis chez Don Setti; et enfin, les dons continuèrent d'arriver lentement dans nos maisons. Cristina m'apportait les petites sommes à joindre aux miennes. Elle les trouvait surtout dans la petite boîte déposée à cet effet dans le cabinet de son père et ne savait pas que c'était lui qui la remplissait! La somme totale était difficile à réunir. Pour nous aider, Graziano Bianchi organisa un concert d'orgue à Montelupo; Don Sessa en fut le merveilleux interprète.

De ce feu allumé dans les fours et les fabriques des céramistes, Vittorio Bitossi fut un fournisseur très actif; il imposa à ses acquéreurs lombards de faire un don et ceux-ci avaient le respect des zéros! Des mois passèrent pendant lesquels Cristina me suggérait des initiatives et insistait pour aller chez le Père Bartolini à San Giovannino degli Scolopi pour lui demander de faire une quête dans son église durant une journée dominicale: ce fut le Père Vangelista de Foligno, le Supérieur des Capucins d'Assise d'où venait le Père Pio, qui prêcha à toutes les messes, un dimanche de juin. Ce fut une quête importante et, parmi les dons, un chèque de 100.000 Lires. Cristina était rayonnante. On était presque arrivé à la somme suffisante; le Père Vangelista allait donner la différence.

Ce fut à ce moment-là que nous eûmes l'aide de Dino Lorenzini, du port de Livourne, fort et bon, tout donné à l'amour du prochain comme un authentique missionnaire.

Avec Cristina il se rendit au chantier de Fiumicino pour choisir la



barque, décider des modifications nécessaires et obtenir que les gens du port payent son transport à Livourne.

Il obtint que la barque fut exemptée des droits de douane et ce fut encore lui qui obtint d'Eugenio Costa une très forte réduction des frais de transport en Amazonie.

La barque se transforma ainsi en une ambulance et les « Amies des Lépreux » de Pérouse payèrent les installations médicales indispensables.

Le Père Pio arriva de la mission pour prendre soin de ces transformations. Quand la barque fut prête à être chargée sur le navire en partance, moi aussi j'allai la voir.

Inondée de soleil, avec le grand pavois au vent, le « Maria Cristina » était très entouré: Cristina Ogier, le Père Pio, Lorenzini, les journalistes, les gens du port: c'était la barque de l'espérance.

Avant le départ du Père Pio pour l'Amazonie, mon mari l'invita avec Cristina, ses parents ainsi que Lorenzini, mais la petite Ogier était pâle, fatiguée, elle avait mauvaise mine.

Pendant quelque temps, je n'entendis rien d'elle, puis elle me retéléphona un après-midi, me disant qu'elle voulait envoyer des dollars au Père Pio. Je fus méchante en lui répondant qu'elle exagérait en voulant déjà aider le Père qui, pendant tout ce temps ne nous avait jamais écrit, mis à part un petit signe de vie à elle.

Cristina en souffrit certainement. Je regrette de ne pas l'avoir comprise et c'est une ombre qui voila la vive clarté de cette chère amitié.

Don Setti, devenu prêtre mitré de San Lorenzo, favorisa nos rencontres. Cristina me parla à nouveau d'entreprendre une autre oeuvre et de s'y dévouer à la fin des examens de maturité. Elle voulait aider les vieillards et les malades, les accueillir dans une maison où ils trouveraient de l'aide et du réconfort.

Mais son visage d'enfant s'assombrissait toujours plus, comme les larmes voilaient les yeux de sa mère si pleins de douleur.

Le soir du 8 janvier, Jésus lui enleva la croix qu'avec tant de simplicité et d'amour elle avait portée pour « Lui »!

\* \* \*

Le couronnement de ses études approche. Elle fera la dernière année de lycée à Poggio Imperiale, pour surmonter quelques difficultés qui l'empêchaient de continuer à Santa Reparata, bien qu'elle y fût depuis



les classes élémentaires. Ici, elle prépare la maturité qu'elle passera brillamment en juillet 1973.

A l'école de Don Setti, toujours pressé, on ne peut pas perdre de temps. Maria Cristina l'a très bien appris et elle brûle les étapes. Sa piété est plus importante que tout.

Elle s'approche quotidiennement de la Communion, elle prie longuement: «Tu me laisses peu de temps libre avec Toi», écrira-t-elle dans son journal, révélant ainsi une intimité profonde d'union avec Dieu.

Après le chapelet de chaque soir, sa maman la trouvait toujours à genoux. «Que fais-tu? Va au lit!».

«J'ai encore à prier pour le monde entier, pour les missions, pour Don Setti, pour le Père Pio, pour les malades, etc.».

Elle a un grand amour et de vifs sentiments pour la passion du Christ.

Elle ressent vivement le problème de la paix dans le monde, dans les familles, elle s'inquiète de la conversion des pécheurs.

Elle priera beaucoup pour deux illustres médecins florentins, éloignés de Dieu et comme elle exultera pour l'un d'eux qui, suivi par Don Setti — introduit par elle — revint à Jésus et mourut chrétiennement.

De son prêtre elle a appris à aimer la Vierge et elle sera fidèle, avec sa mère, à la récitation quotidienne du chapelet.

Elle se sent attirée par saint François et, après avoir lu sa biographie, elle désire être tertiaire franciscaine.

Ce sera Don Setti, devenu Monseigneur de la Basilique San Lorenzo — une nomination et une charge qui l'avaient rendue heureuse par son désir de le soutenir dans un plus vaste champ de travail — qui l'admettra au Tiers Ordre durant la sainte messe célébrée dans la chapelle capitulaire, le 10 octobre 1973.

C'était la chapelle que, peu de mois auparavant, elle avait, non sans fatigue mais avec enthousiasme, remise en ordre, lavant le pavement et les meubles!

Pendant les travaux de restauration, durant le déménagement de San Giovannino à San Lorenzo, elle était très près, concrètement, de son Monseigneur qui travaillait en salopette, travaillant elle aussi, tandis que les plus solides se tenaient commodément à l'écart...

\* \* \*



C'était une grande joie, le dimanche, de goûter avec papa et maman le repos dominical et si son papa venait à être appelé, elle et maman l'accompagnaient en auto et l'attendaient en priant. Ses parents sont tout pour elle!

Ce trio inséparable et si uni impressionnait.

A la Communauté des Jeunes, pour la récollection mensuelle, il y avait une seule inscription fixe: les trois Ogier.

Que de tendresse et de douceur...

Tout est toujours transfiguré à la lumière de la Foi.

Je ne puis pas renoncer à transcrire un billet qui porte la date du 1er novembre 1970, écrit à son papa...:

«Cher papa, en ce jour si important pour toi et pour nous tous, moi aussi, ta fille chérie, je veux te dire tout mon bonheur pour cet avancement qui t'arrive après tant de longues années de dur et patient travail.

J'espère que ce sera pour toi la situation définitive que tu attendais depuis longtemps et la reconnaissance de tout ce que tu as construit peu à peu de tes propres forces.

Je suis si fière de toi, mon papa, et je n'aurais pas pu en demander à Dieu un plus merveilleux que toi.

Je t'aime beaucoup et je ferai tout mon possible pour ne jamais t'occasionner plus de peine que je ne t'en ai causé jusqu'à maintenant, indépendamment de ma volonté.

Je m'efforcerai toujours d'être digne d'un tel père et j'espère que notre mini-famille sera toujours unie et heureuse dans la lumière et dans l'amour du Christ.

Ta Cristina».

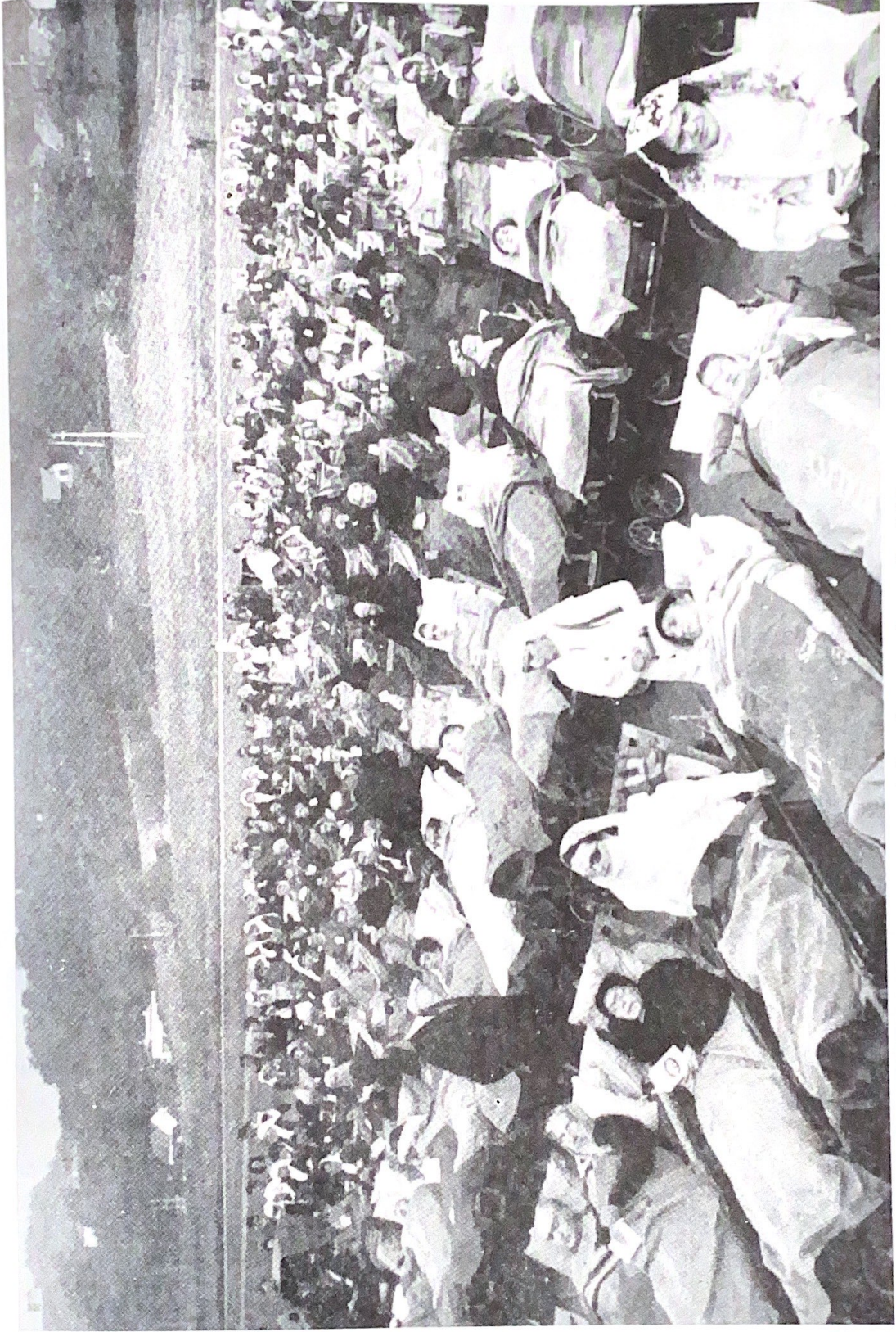
Chers parents, avec l'épée dans le coeur tant d'années... Toujours prêts, cependant, à soulager l'anxiété sans repos de cette jeune fille qui écrit le 30 mars 1972:

«Seigneur, je te remercie de la flamme qui brûle en moi, de ce désir insatiable de faire du bien, d'aider mes frères».

Si on est à la mer pendant la période estivale, pourquoi ne pas visiter les malades de Saint Camille?

Si on va à Massarella chez le grand-père, pourquoi n'irait-on pas à Empoli, visiter un malade rencontré dans le train rose? Elle sera heureuse lorsque Carlo, un malade de 35 ans rencontré à Lourdes, souffrant d'une miélite depuis 18 ans, acceptera son invitation d'aller à Londres pour une cure de paraplégiques et qu'elle pourra le voir, non plus





A Lourdes, son champ d'activité



alité comme elle l'avait connu, mais sur une petite voiture plus commode, ce qui le rend plus serein.

Son journal du 1er mai 1972 nous en parle:

«Carlo est rentré d'Angleterre transformé.

Seigneur, Tu es vraiment grand, tout-puissant, magnanime. Il y a peu d'années encore il était tout autre et Tu as voulu me démontrer ta toute-puissance à travers les hommes.

Je suis Tienne, et Tienne je veux être maintenant et toujours. Je veux être Ton instrument pour faire le bien parmi mes frères lointains et proches. Je T'aime».

Avec un vieillard malade, qui aime beaucoup parler mais qui, hélas, déraisonne un peu et que sa femme voudrait faire taire: «Du calme, du calme, laissez-le dire», insinue-t-elle avec tant de douceur et d'ardeur qui étonnent.

Et c'est avec ces mêmes sentiments que sa petite main se posera, après la sainte messe, sur les épaules d'une vieille dame pour lui témoigner une présence affectueuse et bonne.

Un vieux professeur en larmes évoque la jeune fille qui lui réservait une place à l'église, car s'il arrivait en retard, il ne pouvait pas rester debout.

Tant de délicates attentions sont le fruit d'une maturité profonde due à sa propre souffrance.

Jusqu'au dernier moment elle a essayé bien souvent de cacher sa souffrance, ne se plaignant pas et en souriant: «Aie la grande charité de ne pas faire souffrir les tiens, ne dis jamais: je n'en peux plus, pense plutôt «je n'y arrive plus», lui disait Don Setti.

Et elle y parvenait... et le regard entendu qu'elle lui lançait sans dire un mot était un stimulant et une confirmation délicate d'héroïque charité.

Consciente de sa maladie, elle gardait toujours le sourire. A un ami qui se plaignait pour un rien: «Pourquoi te plains-tu? Que devrais-je dire, moi?».

A un autre qui craignait d'aller en avion et disait: «On pourrait mourir».

«Moi je n'ai pas peur, je suis toujours disponible».

Elle avait le goût du beau et surtout de la musique, encouragée en cela peut-être par son prêtre et bien souvent, avec lui et les siens, elle assistait à des spectacles musicaux avec une vraie passion et un réel intérêt.



Quelques jours avant sa mort, elle avait écouté, dans la véranda de San Lorenzo, le disque de chants sacrés de Magda Olivero...

La grande artiste présente à Florence, qui avait entendu parler du cas de Maria Cristina, au courant de ce détail, voulut participer avec la Communauté des Jeunes à une sainte messe pour elle et, en souvenir d'elle, envoya pour l'autel de San Lorenzo toutes les fleurs qu'elle avait reçues pour sa «première»... du 19 janvier 1974.

Maria Cristina pensait à son avenir.

«Je serai médecin, je serai pédiâtre, je me dévouerai aux enfants, j'irai en mission». Elle disait tout cela en sachant qu'elle ne vivrait guère plus de 18 ans!

De l'aveu de tant de malades, de vieux en particulier, elle avait le désir de fonder de petites maisons qui seraient des familles pour les vieillards seuls et abandonnés.

«Aux enfants, tous y pensent, mais les vieillards sont les plus oubliés».

D'une lettre du 25 février 1973 d'un de ses amis, compagnon de voyage à Lourdes: «Très chère Cristina, je comprends ton amertume justifiée au sujet de ce qu'on appelle maisons de cure ou maisons de repos et je suis d'accord avec toi que ce ne sont pas les constructions solides qui ont une importance fondamentale dans ce cas, mais bien plutôt le personnel; du peu que j'ai vu, je me suis vraiment demandé si ces êtres humains, les employés, se sont jamais demandé si, un jour, ils pourraient se trouver dans les mêmes conditions.

Je comprends qu'ils puissent s'habituer à une certaine situation et que, de ce fait, ils ne puissent pas, comme nous qui venons du dehors, sentir aussi vivement les douleurs, les souffrances morales et matérielles de leurs patients; cependant je n'admets pas que leur accoutumance les autorise à traiter avec tant de froideur ces pauvres êtres qui auraient besoin, avant toute chose, de chaleur humaine.

Cette même idée que tu as eue pour un petit asile dans ta ville de Florence, moi je l'ai eue pour... et j'espère beaucoup pouvoir t'en reparler dès que nous aurons l'occasion de nous rencontrer».

Et il vaut la peine de citer une lettre d'elle, datée du 19 février 1973, adressée à un malade. Les passages en italique sont soulignés dans le texte original.

C'est un engagement précis qui anime la charité de Maria Cristina... ne pourrait-il pas être un stimulant pour éveiller notre engagement?



«Cher F.,

hier soir, quand nous sommes venus te voir, tu m'as fait beaucoup de peine, tu es seul, seul, et hier c'était dimanche, le jour où je désire me divertir et jouir de ce petit bonheur que peut offrir la vie.

Pour toi les journées sont toujours monotones; pour toi il n'y a que les voyages à Lourdes et à Lorette, parce que pour vous il n'y a pas un dimanche de pause pour votre souffrance.

Vois quel contraste il y a dans ma vie, même si ma vie ressemble un peu à la vôtre et garde quelques points de contact; la vôtre est toujours pareille et alourdie de souffrances spirituelles et temporelles.

Depuis que j'ai commencé à vous connaître, toi, le pauvre F. et tous les autres, j'ai projeté de vous faire *une petite maison de repos*, une vraie maison de repos, non comme la vôtre. T'en rappelles-tu, je le disais à six ans et maintenant le moment est venu de réaliser ce plan, avec votre permission.

Cher F., moi seule je peux vous comprendre entièrement, n'oublie pas que j'ai failli être hospitalisée dans une clinique semblable, chose qui aurait peut-être pu arriver à la mort de mes chers parents et n'oublie pas, que par l'amour et la foi de ma maman, on m'a emmenée en voiture à la Sainte Maison et que j'ai bu à Lourdes dans un de ces gobelets dans lesquels boivent tous les malades, et j'y bois encore parce que, bien que guérie de corps, mon âme est encore bien malade, et je suis donc malade comme vous, si ce n'est plus.

Ne t'inquiète pas: cette maison pour vous se fera et après mon examen de maturité je commencerai à m'y intéresser, n'aie crainte, je la ferai. *Conserve cette lettre qui sera pour moi un encouragement à accomplir cette oeuvre.*

Comme j'ai fait le bateau pour le Père Pio Conti, je ferai la maison de repos, objet de tes désirs.

Maintenant je te laisse et t'invite à prier pour moi, je t'envoie un gros, gros baiser.

Cristina».

Elle avait un caractère volontaire, tenace, impétueux.

Cela prenait parfois quelques aspects négatifs difficiles à accepter de prime abord.

Dans les discussions en Communauté, elle était la première à intervenir et parfois, ses interventions, bien que toujours dictées par son zèle pour le bien, n'étaient pas toujours opportunes et pertinentes.



Elle avait un but précis et clair et quelquefois elle heurtait la médiocrité de ceux qui l'entouraient, piqués au vif par sa générosité: «Et toi, que fais-tu? Pourquoi ne fais-tu pas quelque chose? Il y a tant de choses à faire!».

Ce comportement n'était pas toujours bien accepté, bien qu'il fût toujours ponctué d'un constant sourire.

Elle ressentait comme une souffrance intime la dissension qu'elle suscitait chez les autres et sa sensibilité l'exacerbait peut-être, comme elle l'exprime le 9 juin 1973:

«La société m'écarte, même mes parents, d'une certaine façon, me défendent de faire ceci ou cela, tout m'est refusé, à moi qui ai accepté Ta volonté. Ceux qui me sont proches me supportent, quelle grande humiliation d'être supportée, d'être aimée, parfois, à contre-cœur».

\* \* \*

Une amie enseignante, Giustina Grisolia Mannelli, m'a transmis un souvenir affectueux et sincère:

*S. Reparata: une chapelle remplie de bérets basques bleus, le chapelet dit, toutes ensemble, les corridors où nous nous rencontrions entre les leçons. Ce sont les premiers souvenirs que j'ai de Maria Cristina et de notre connaissance, au prime abord une connaissance distraite et superficielle qui, par la suite, est devenue une amitié sincère, un échange d'affectueux sentiments.*

*C'est, en effet, les leçons que j'ai données à M. Cristina, les heures passées ensemble sur les textes latins et grecs, souvent les larmes versées après une interrogation qui avait mal tourné ou pour un devoir mal réussi qui ont cimenté notre amitié.*

*Oui, M. Cristina était une de ces nombreuses enfants auxquelles j'ai donné des répétitions de latin et de grec, mais avec elle les rapports étaient différents parce qu'elle était une enfant différente des autres.*

*Sa grande force d'âme, sa ténacité, son désir de se rendre utile aux autres, d'exploiter au maximum son épreuve, c'est toujours ce qui m'a frappée.*

*Plus que partout ailleurs, c'est parmi les jeunes de la Communauté de San Giovannino qu'elle a pu développer ses possibilités et elle y a mis son enthousiasme et son besoin de charité. Il me semble la voir durant nos récollections qu'elle suivait, enregistrant les discours de Don Setti*



*pour les écouter à nouveau dans sa petite chambre, mais surtout pour les mettre en pratique durant les moments difficiles de sa vie.*

*M. Cristina avait de nombreux problèmes, une épreuve qui la différenciait de ses contemporaines, qui la privait de tant de joies réservées à son âge, malgré cela elle a réussi dans sa vie si brève à faire fructifier ses talents, à ne pas perdre son temps...*

*Ne pas perdre du temps... si souvent ces paroles de Don Setti ont dû la frapper et sont devenues l'aiguillon continuel de sa vie, au point d'avoir passé la maturité avec une année d'avance, et qui l'ont encouragée jusqu'à sa mort.*

*Maria Cristina m'a peut-être donné sa plus grande preuve d'abnégation à Lourdes où elle m'a emmenée et où elle n'avait pas un moment de répit. Dans le train, quand tous étaient fatigués et dormaient, elle était parmi les rares personnes qui trouvaient la force de travailler, allant et venant reconforter ceux qui se sentaient moins bien qu'elle. C'est probablement pour ce motif que M. Cristina se transformait à Lourdes et y trouvait une provision exceptionnelle d'énergie parce qu'à Lourdes elle pouvait vraiment être utile à quelqu'un et se sentir indispensable.*

\* \* \*

Le 2 mars 1973, un fort mal de tête la retint au lit. L'angoisse terrible des parents dépassait toute imagination.

Les choses semblaient se précipiter: «Je vais chez Jésus», disait-elle et bien qu'elle fût à la maison, elle reçut toujours la communion que Don Setti lui apportait aux heures les plus commodes durant cette période.

A la fin mars, une amélioration lui permit de poursuivre les études pour la maturité.

Elle eut la joie de voir la réalisation du bateau grâce à la généreuse collaboration des gens du port de Livourne qui, bien que de mentalité différente, étaient stimulés par le zèle candide de Maria Cristina.

Elle offrit la soutane violette à son Don Setti devenu Monseigneur et curé de San Lorenzo: «Pour moi vous serez toujours Don Setti, même si vous deveniez pape!».

Elle fut fidèle, chaque dimanche, à la messe qu'il célébrait à San Lorenzo. Cela posait un problème quand elle ne pouvait pas y participer. Elle y faisait provision de grâce et de joie, jusqu'aux derniers mois,





Près d'un malade



quand elle allait communier au bras de sa maman parce qu'elle ne se sentait plus capable de marcher seule.

L'été de 1973 fut plus triste parce que son état avait empiré et l'empêchait d'aller à la mer et lui faisait sentir toujours plus son handicap.

Elle s'inscrivit pourtant à la faculté de médecine, selon son désir, projetant de se donner aux plus souffrants et aux malades les plus pauvres, spécialement en terre de mission.

Elle fréquenta peu la Faculté, se contentant d'assister à quelques leçons.

Elle ressentait une grande fatigue et, contrairement à son tempérament, une lassitude qui la rendait souvent absente et vide.

Que faire? Ses parents ne pouvaient que caresser la petite main inerte. C'était attendrissant de voir le grand clinicien, souvent désabusé comme le sont les Florentins, porter à ses lèvres cette main en murmurant avec une infinie douceur: «Mon petit poussin». On tenta encore une fois un voyage en Suède, à Göteborg, du 14 au 20 octobre.

Dans la nuit du 13 octobre, sur la place San Lorenzo, Don Setti bénissait le trio: «Göteborg, un nom prédestiné — il veut dire cité de Dieu! — espérons que vous puissiez y trouver Dieu et le sentir près de vous!».

La tumeur au centre du cerveau était restée comme quinze ans auparavant, mais la jambe traînait toujours davantage et le bras droit devait être toujours soutenu par l'autre, tandis que la marche devenait de plus en plus chancelante...

Pour essayer une cure spéciale, elle ira à Rome avec sa maman du lundi au samedi, surtout pour lui faire plaisir, mais elle rentrera chaque dimanche pour être avec son père, toute la famille réunie, au premier banc de la basilique de San Lorenzo.

C'est comme un brouillard qui s'épaissit dans le coeur et c'est la crainte d'un avenir toujours plus incertain: une paralysie totale? Une petite voiture pour toujours? Et ce qui est plus grave encore, la perte de son enthousiasme même pour son Jésus?

«Tu ne dois pas t'inquiéter, le Seigneur te demande le don d'une foi plus pure, courage et en avant».

Don Setti la soutient dans cette terrible épreuve.

«Le Seigneur que veut-il de moi?». C'est son interrogation continue pendant les derniers jours.

Sa mère désolée ne pourrait pas lui donner une réponse plus valable: «Dieu demanda à Abraham son unique richesse: Isaac; si le Seigneur te



demande de lui offrir ce qui te reste, jusqu'à la possibilité de faire du bien?».

«Oui, maman, je ferai tout, tout, toujours!»

C'est sa suprême demande dans le dernier entretien avec Don Setti, l'avant-veille de sa mort. Elle passa toute la journée avec lui, à dîner à la cure, avec les siens, et jusque tard le soir.

«Le Seigneur que veut-il de moi?».

Don Setti l'encourage: «Que veux-tu qu'il désire? Tu Lui as tout donné et toujours! Essaie de te remettre et vite, et rentre à Florence: il y a tant de choses à faire, je dois finir les bancs pour l'église, les locaux, et nous avons besoin d'une importune comme toi!».

Elle riait, sereine, et c'est avec cette sérénité qu'elle est partie pour Rome.

Le dernier jour de sa vie, le brouillard s'était dissipé et elle avait retrouvé la sérénité avec laquelle elle est allée à la rencontre de la mort.

Elle était à peine rentrée, à 19 heures, de la messe de 18h30 à Rome, où elle avait reçu, comme toujours, la communion. Elle s'était assise à table à côté de sa maman, a tendu les bras vers elle et tomba inerte.

Une paralysie bulbaire a marqué l'heure de la Rencontre définitive.

«Je vis en songeant au paradis et attends impatiemment l'heure d'y arriver pour Te revoir, immense amour».

\* \* \*

La nouvelle arrive rapidement à Florence, on essaie d'atteindre son père, on téléphone à Don Setti.

C'est la consternation générale.

On la ramènera de Rome le 10 janvier pour être exposée dans la chapelle des Stigmates de Saint François à la place San Lorenzo.

A la sainte messe que Don Setti célèbre, on dépose la première fleur sur son cercueil.

Avant Noël, en parlant de son jeune maître de natation, ex-champion du monde, elle avait dit à Don Setti: «D. a besoin de vous, il est bon, généreux, mais il ne s'approche pas des sacrements et même à Lourdes où je l'ai entraîné, je n'y suis pas arrivée. Je vous l'amène, je vous promets que je vous l'envoie».

Pendant qu'on attendait l'arrivée de la dépouille, un jeune homme s'approche sans parler et Don Setti lui dit: «C'est Cristina qui t'envoie, qui tient sa promesse!».



Un entretien, des larmes... Le pardon du Christ descend sur lui après plus de 20 ans d'éloignement et rétablit le contact avec le Christ à la messe du 10 et des jours suivants.

Au début de l'après-midi du 11, l'ensevelissement est une vraie Epiphanie, le témoignage spontané d'une ville entière et plus encore... Parmi les concélébrants il y a quatre capucins d'Assise, venus représenter «son missionnaire» qu'elle protégera du haut du ciel.

Le samedi matin, en présence de quelques intimes, elle est inhumée sur la colline de San Miniato, dans le cimetière des Portes Saintes.

\* \* \*

Des bruits de tous genres circulent. Il en est qui l'ont vue en songe, vêtue de blanc et toute rayonnante. D'autres ont senti le besoin de l'invoquer, de faire des dons pour continuer son oeuvre charitable.

Déjà son entourage pense à réaliser son projet: les maisons pour les personnes âgées, pauvres et seules.

La présence de Maria Cristina s'impose parce que tous parlent d'elle avec curiosité, intérêt, affection et vive sympathie.

\* \* \*

C'est avec une profonde émotion que je termine ces pages, réclamées par tant de personnes. Sa mort a révélé une vie!

Après sa mort, beaucoup ont éprouvé le besoin de s'approcher du Seigneur, de faire la paix, de s'engager.

Nombreux sont ceux qui l'invoquent comme une petite sainte et cette expression circule avec étonnement et émotion, spécialement parmi ses jeunes amis de la Communauté.

Laissons à Dieu d'accomplir Son dessein comme il Lui plaira, à nous il ne reste plus qu'un souvenir nimbé de lumière qui nous invite à l'imiter et à suivre son exemple.

G. S.





Avec un groupe de la Communauté des jeunes



*Nous publions les quelques pensées  
de son petit journal, laissant les  
dates et les passages soulignés comme  
ils se trouvent dans l'original.*



*le 2 mars 1972*

Merci, Seigneur, de m'avoir montré  
ta vie et de m'attirer à Toi.

Je t'aime et je veux que ma vie soit  
consacrée à Toi et à mes frères.

Je peux te remercier pour une petite part,  
pas complètement.

*le 5 mars 1972*

Mon amour pour les autres ne doit pas  
avoir de limites. Je dois aimer l'homme de  
tout pays, nation lointaine et proche.

Aimer dans ton amour.

Aimer pour Te remercier de Ton grand  
amour envers nous.

*le 19 mars 1972*

Je ne peux pas douter de Toi,  
Tu me fais toujours taire.

*le 30 mars 1972*

Seigneur, je Te remercie de la flamme qui  
brûle en moi, de ce désir insatiable  
de faire le bien, d'aider mes frères et,  
en même temps de T'aider,  
Toi qui nous a tant aimés.  
Aide-moi à supporter, à souffrir, à  
accepter toujours Ta volonté.



le 12 avril 1972

Notre vie est un rien par rapport à l'éternité,  
apprends-moi à l'employer selon Tes enseignements.  
Que Ta volonté se fasse, en moi: seulement ainsi  
je serai heureuse pour l'éternité.

le 23 avril 1972

J'ai confié à Don Setti mon aspiration.

le 23 avril 1972

Chaque jour Tu me fais plus Tienne. Tu m'appelles  
avec insistance et toujours. Tu me laisses peu de  
temps libre avec Toi.  
Bientôt je Te répondrai, pour l'instant je peux  
seulement écouter Ton appel pour être sûre de  
Ta volonté.

le 27 avril 1972

*Le professeur Mangione est mourant à Careggi.*  
Saint François t'appela Soeur Mort, et tu es une  
vraie soeur si ce n'est un sommeil serein; tu  
nous réunis à Celui qui nous a créés.  
je n'ai pas peur de toi, ô Mort, pour moi tu es  
celle qui me réunira à mon Seigneur pour toujours.



*le 1er mai 1972*

*Carlo est revenu d'Angleterre transformé.*  
Seigneur, Tu es vraiment grand, tout-puissant,  
magnifique. Il y a quelques années il était un  
autre et Tu as voulu me montrer Ta toute-puissance  
à travers les hommes.

Je suis Tienne, et Tienne je veux être, maintenant  
et toujours, je veux être Ton instrument pour faire  
du bien parmi mes frères lointains et proches.  
Je t'aime.

*le 29 mai 1972*

*Au retour de Lorette*

Seigneur, pourquoi as-tu envers moi tant  
de clémence et d'amour?

Tu as eu pitié de moi et Tu as  
voulu me regarder de Ton trône.

Seigneur, comment puis-je Te remercier  
si ce n'est en Te donnant toute ma vie,  
tout ce que j'ai?

Seigneur, éclaire-moi, ne  
m'abandonne jamais, fais que je marche  
toujours dans Ta voie.

*8 août 1972*

Je t'aime, ô Mort, parce que tu es  
le sommeil bienfaisant qui me réunira  
à mon Dieu et tu me donneras le bonheur  
éternel.



Je t'aime, ô Mort, parce que tu  
ne me fais pas peur et au nom  
de mon amour pour mon  
Jésus, je t'affronterais même immédiatement,  
non comme une ennemie, mais  
comme une amie bienfaisante.

*Mort du Prof. Ingiulla et de M. Lorenzoni.*

*18 octobre 1972*

Je vis,  
rêvant au paradis  
et j'attends l'heure d'y  
arriver pour Te revoir,  
immense amour.

*28 novembre 1972*

Tout pour Toi et en Toi;  
tout selon Ta volonté  
et à Ton service et à celui des autres.

*29 novembre 1972*

Tu dois avoir la force,  
la persévérance d'aller  
de l'avant seulement pour ce  
Dieu que tu aimes.  
Il faut entreprendre  
la vie comme une lutte



continuelle contre le mal  
et si tu cèdes tu es vaincue,  
tandis que si tu continues à combattre  
en Son nom, tu remportes  
la plus grande bataille:  
la bataille de la vie.

9 décembre 1972

*Père Pio est de retour*

Seigneur, comment puis-je Te remercier  
de tout ce que Tu me donnes?

Il me semble que mon plan et le Tien  
parcourent vraiment la même route,  
font le même trajet  
pour arriver à Toi.

Mais, Seigneur, je me sens indigne  
de Te posséder tout entier pour moi.  
Moi, misérable moucheron de la terre,  
j'ai donc tant d'importance  
pour Toi, pourquoi?

Je peux Te donner seulement ma  
misérable vie de pauvre pécheresse  
et Toi, Tu t'es offert pour moi.

Seigneur, que puis-je faire pour  
Te remercier un tout petit peu?

Je t'aime, je Te dis seulement cela,  
je t'aime d'un immense amour, je ne  
peux t'offrir que cela, mon Dieu,  
mon tout.



12 décembre 1972

*Je suis allée avec le père Pio  
pour voir la barque.*  
Seigneur, je Te remercie de  
m'avoir permis de mener à bien  
une oeuvre si belle qui  
m'apparaît comme un rêve.  
Je t'aime et je désire que cet  
amour augmente toujours plus.  
Aimer, savoir aimer est la chose  
la plus belle qui existe sur terre  
et je Te remercie de m'avoir  
appris toute petite à t'aimer.  
Non, mon amour ne peut  
exister pour un seul, mais je  
dois donner à tous indistinctement,  
aux amis et ennemis, proches  
et lointains, un grand amour  
comme Toi-même tu as donné  
et à Ton exemple je veux vivre  
sur la terre pour être  
heureuse avec Toi, mon plus  
grand bien, et avec tous ceux  
que j'ai connus et n'ai pas connus.  
Je désire donner et donner toujours  
davantage pour Te donner  
à Toi tous les petits fruits de  
cet incessant et continuel  
désir de donner.  
Apprends-moi à aimer et à savoir  
me donner toujours plus.



*30 janvier 1973*

On m'appelle bigote  
obstinée, et peut-être le suis-je,  
je ne peux pas le dire, mais Tu  
m'as laissé cela et que pourrais-je  
faire d'autre?

Tu m'as ôté toute autre possibilité  
et cela laisse en moi une marque profonde,  
mais malgré tout cela je ne désire que t'aimer,  
et t'aimer d'un grand amour pour te  
remercier de tout ce que

Tu as fait pour moi.

On m'appellera bigote,  
obstinée, mais je sais que c'est  
la route qui conduit  
à Toi et que je dois suivre.

*2 février 1973*

Seigneur je ne me sens pas digne  
de souffrir parce que souffrir  
est l'affaire des saints, et moi  
je ne me sens pas sainte, à peine bonne,  
mais je continuerai sur cette route,  
sur la route des

petites et grandes souffrances  
que Tu me montres.

Fais de moi ce que Tu veux  
sache que je t'aime et que de Toi  
j'accepte tout, tout ce que Tu veux.



18 février 1973

Je ne veux pas être élevée  
aux honneurs des autels, ni  
être glorifiée sur cette terre  
pour un bateau ou pour toute  
autre petite chose,  
mais je veux seulement pouvoir  
rester près de Toi et être  
toujours Ta bien-aimée,  
t'aimer, t'aimer jusqu'au bout,  
voilà ce que je désire, ce que  
je veux le plus au monde.  
J'aime le monde que Tu as créé,  
même si le monde semble ne  
pas me comprendre.

17 mars 1973

*Je suis allée à Fiordimonte,  
dans la maison du P. Pio, le jour même  
de son départ.*

Seigneur, je Te remercie de  
m'avoir donné cette grande  
joie de connaître un peu  
mieux son monde qui est simple,  
simple et que j'aime aussi.  
Seigneur, réconforte-le et donne-lui  
la force d'aller de l'avant  
et de faire son devoir,  
et ce que Tu réclames de lui.  
Reste près de lui, ne



l'abandonne jamais,  
garde-le toujours, ne  
le quitte jamais, comme Tu  
ne me quittes jamais, sans aucun  
mérite de ma part, mais par  
Ta grande miséricorde.  
Aie pitié de nous deux,  
tiens-nous près de Ton coeur  
tous les deux et, avec une infinie  
miséricorde, regarde-nous.

*9 juin 1973*

La société m'écarte,  
même mes parents, d'une certaine  
façon me défendent  
de faire ceci ou cela,  
on me refuse tout, à moi  
qui ai accepté Ta volonté.  
Ceux qui me sont proches  
me supportent; quelle grande humiliation  
que d'être supportée,  
d'être aimée, parfois,  
à contre-coeur.  
C'est facile de donner un baiser, d'étreindre  
dans une embrassade affectueuse,  
mais renoncer à un plaisir,  
à une évasion  
cela est difficile et c'est  
le drame dont je souffre.



*1er août 1973*

Cher Jésus,  
Tu sais combien je t'aime et ai  
besoin de Toi, aide-moi à  
chaque instant de ma vie.  
J'ai peur de l'avenir,  
de la vie même, non pas  
de la mort qui me réunira à  
Toi, mon tout.  
Si je ne t'avais pas, comment  
ferais-je pour vivre!



## IL Y A DEUX ANS



«8 JANVIER 1976»

C'est le moment de s'arrêter, de faire une halte.

Non seulement pour rappeler le second anniversaire de la mort de Maria Cristina (ce qui nous fait penser à la vitesse du temps qui s'envole) mais surtout pour faire partager à tant d'amis l'expérience singulière que nous vivons.

Maria Cristina est chaque jour plus vivante et présente.

Les lettres arrivant d'un peu partout nous disent que l'étincelle a rayonné au loin et que le grain de senevé a fait lever une riche moisson.

C'est tout un travail silencieux que cette jeune fille continue de faire d'un bout à l'autre d'Italie et même de plusieurs pays à l'étranger.

Il n'est pas facile de donner une explication à ce phénomène qui nous laisse surpris et émus à la fois.

Le petit livre «A la lumière de l'Epiphanie» est à sa sixième édition et déjà on nous presse pour en avoir une septième.

La maison Maria Cristina est maintenant une réalité, mais ce qui est plus important c'est la Fondation qui porte son nom. Toute offrande, toute initiative aboutit maintenant à la Fondation et c'est en elle que repose notre espoir pour tant de projets qu'il nous tarde de mener à bien.

Que de lettres et d'appels venant de personnes âgées pour nous presser de réaliser leur rêve qui était celui de Maria Cristina: une maison d'accueil qui leur permette d'achever moins seuls une existence parfois bien triste et difficile.

Voilà le but que la Fondation se propose de réaliser au plus tôt.

Les discussions, les critiques, les suggestions, les projets de loi se multiplient, mais ce qui ne s'arrête jamais c'est et ce sera toujours l'amour.

Deux ans ont passé depuis la mort de Maria Cristina, mais le feu allumé par elle brille toujours plus clair et se répand de plus en plus.

Giancarlo Setti



## PAS A PAS AVEC MARIA CRISTINA

Comme l'année dernière en vous faisant part du bilan de la première année depuis la mort de Maria Cristina, et avec la même émotion je me répète à moi-même et vous répète encore une fois: «Ce sera le hasard, mais qui est-ce qui crée le hasard?».

Il y a un an nous sentions profondément émus en pensant au fil invisible qui avait guidé nos pas incertains jusqu'à la veille d'un engagement (une maison famille pour jeunes filles handicapées) que Maria Cristina voulait réaliser à tout prix.

Nous voilà aujourd'hui surpris et troublés à la fois à la vue de l'aide extraordinaire qui nous a permis de mener à bout l'engagement pris en son nom, à partir de la restauration de la maison jusqu'au plus petit détail de l'aménagement.

Et ce n'est pas tout: au moment d'inaugurer la maison, voilà un autre «hasard» tombant juste au bon moment. Il y a cinq ans, à la Noël, Maria Cristina voulut déposer à la banque tout l'argent que ses parents lui avaient offert (elle préférait toujours l'argent à d'autres cadeaux pour pouvoir plus aisément le partager entre ses bien aimés pauvres) Cet argent aurait atteint à la Noël 1975 la belle somme de 500.000 liras: «A ce moment là – disait-elle plaisantant comme d'habitude avec sa mère – j'aurai 21 ans et ce argent tu ne pourras pas me le chiper; pas même pour m'acheter un manteau de fourrure! Ce demi million sera le premier fond de ma maison pour infirmes!».

Le «hasard» a fait mûrir le fruit juste au moment où les premières malades entraient dans la maison et c'est ainsi qu'il a pu être déposé sur la patène de l'Offertoire à la Messe de l'inauguration.

Ce jour là, nous vous avons tous invités à venir Viale Galileo 12. Il ne s'agissait pas de faire de la publicité, vous le savez bien. C'était plutôt pour que regardant autour de vous et dans les yeux les uns des autres, lisant surtout sur le visage tendu des parents de Maria Cristina vous sentiez comme nous le sentions que finalement c'est nous qui avons reçu la Charité: don divin d'Espérance et d'Amour.

Lucia Barocchi



## UN BREF BILAN

Me voilà surprise et étonnée à la fois devant le charme émanant de cette frêle personne et frappant non seulement les personnes qui comme moi l'avaient connue sans toutefois saisir le mystère de son âme, mais tous ceux qui l'ont approchée à travers sa biographie et les pages de son journal.

Charmée par elle j'ai donc commencé à suivre son travail, à trier le courrier qui ne cesse d'arriver depuis janvier 1974, faisant mon possible pour pousser les parents de Maria Cristina et d'autres amis à constituer la Fondation et à réaliser ainsi son idéal.

Le courrier n'a fait qu'augmenter depuis la publication de la biographie écrit par Mgr. Setti quelques jours après sa mort et sans aucune prétention.

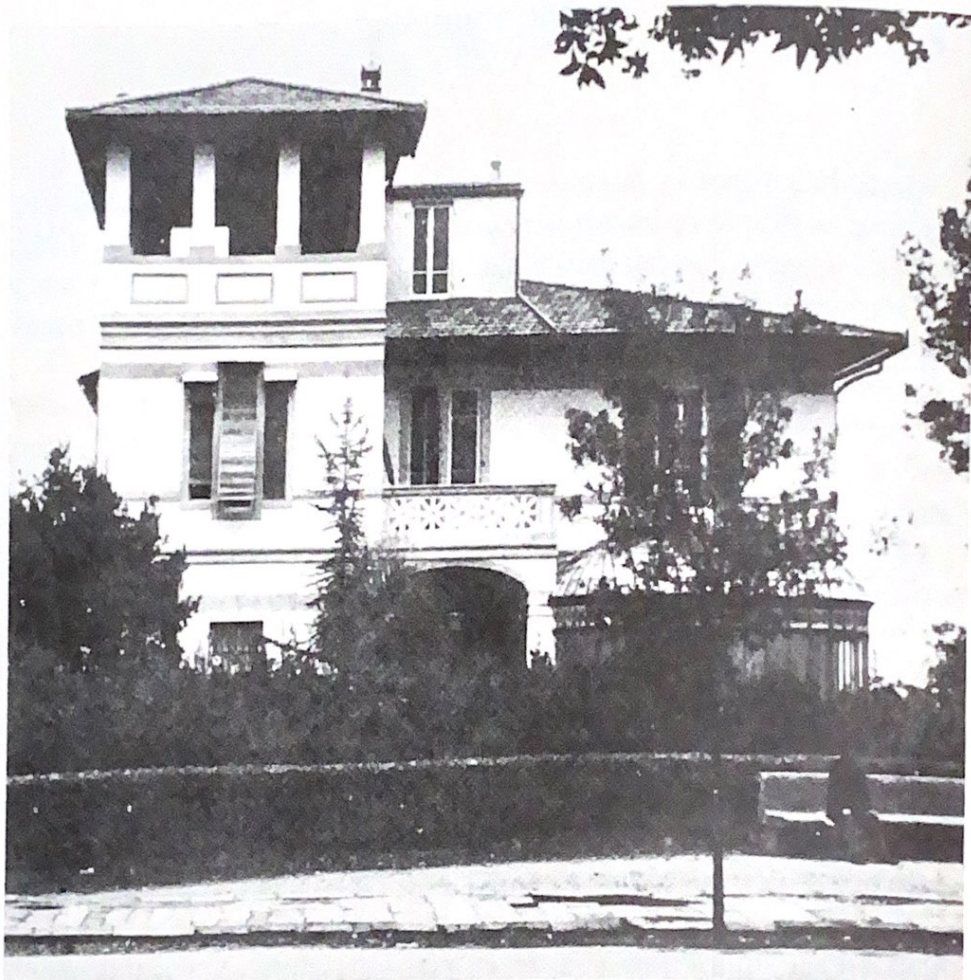
Ce sont des lettres arrivant de tous les coins d'Italie et même de l'étranger. Il faudrait pouvoir les transcrire ces lettres car elles sont un témoignage éloquent que la force de la bonté et la lumière rayonnant d'un coeur sont comme une source que la mort loin de tarir a fait jaillir plus riche qu'auparavant.

Ce qui ne cesse de me frapper, c'est que personne n'écrit pour parler de ses soucis, de ses souffrances; on sent au contraire un vif désir de collaboration en offrant son argent et son temps. On dirait qu'en regardant la croix portée si vaillamment par cette jeune fille, chacun trouve la force d'envisager avec plus de sérénité celle qu'il porte sur ses épaules.

Nous ne pouvons nous empêcher maintenant de présenter un sommaire du bilan de notre Fondation: c'est à la fois un devoir de reconnaissance envers tous ceux qui ont contribué avec tant d'amour à la réalisation de la Casa Maria Cristina et au soutien de la Fondation dans toutes ses oeuvres en faveur des personnes âgées, souffrantes et des Missions; et un témoignage de la générosité fleurie en son nom.

Nombreux sont les bienfaiteurs qui, non contents de contribuer par leurs dons, ont mis à disposition leur temps et leurs personnes. Nommons entre autres nos amis Barocchi, Tonelli, Olivero. Le Comité à son tour a pu aider par ses offrandes la réalisation de nombreuses initiatives: la Misericordia d'Empoli pour la Maison de repos «Vincen-





zo Chiarugi», l'Hôpital Santa Maria Nuova pour le nouvel «Day Hospital»; de généreuses offrandes ont été envoyées aussi à la Mission des Pères Capucins de l'Amazonia pour le fonctionnement du bateau qui porte le nom de Maria Cristina.

Parmi les oeuvres achevées la première place est occupée par la Casa Maria Cristina – Viale Galileo 12, Firenze – qui a vu arriver des cadeaux de toute sorte: meubles, électroménagers, lustres, couvertures, linge de maison et tout l'ameublement et le nécessaire pour la chapelle. Merci à tous les amis de Maria Cristina qui ont contribué à composer cette riche mosaïque de charité.

L'argent qui reste n'est pas grand chose mais nous allons de l'avant appuyés sur la Divine Providence, sûrs de votre générosité, guidés par Maria Cristina sur le chemin qu'elle nous a montré.

Silvana Danti

Pour tous renseignements:  
Mgr. Giancarlo Setti  
Basilique de San Lorenzo  
Piazza di San Lorenzo, 9  
50123 Firenze  
Téléphone 216636



Stampato in Firenze  
Stabilimento Grafico Commerciale  
Luglio 1987